



ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS : LISTE DES OEUVRES SESSION 2022

Établissement : LYCÉE MARGUERITE YOURCENAR

Adresse : 62, rue des Édouets, 91420 MORANGIS

Voie technologique

Classe : Première STMG2

Nom du professeur de lettres de la classe : M. ARCHIMBAUD

Nom et prénom du candidat :

Œuvre choisie par le candidat

pour la seconde partie de l'épreuve (*Auteur, titre, date, édition*) :

OBJET D'ÉTUDE : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle Œuvre intégrale : <i>Gargantua</i>, (1534) Parcours associé : Parcours : « Rire et savoir »	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°183	1- L.A. 1 « La première éducation », <i>Gargantua</i>, chapitre 21, pp. 91-92 2- L.A. 2 « La deuxième éducation », <i>Gargantua</i>, chapitre 23, pp. 102-103
Texte du parcours associé Cahier Bordas	3. Camus, <i>Le Premier Homme</i>.
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	Chrétien de Troyes, <i>Yvain ou le Chevalier au lion</i>, XIII^e siècle ; Jonathan Swift, <i>Les Voyages de Gulliver</i>, 1721 ; Voltaire, <i>Micromégas</i>, 1752 ; Roy Lewis, <i>Pourquoi j'ai mangé mon père</i>, 1960.

OBJET D'ÉTUDE : Le théâtre du XVII^e siècle au XXI^e siècle Œuvre intégrale : <i>Le Malade imaginaire</i> (1673) Parcours associé : spectacle et comédie	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Edition au choix	1- L.A. 3 <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte I, scène 5 2- L.A. 4 <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte III, scène 10 3- <i>Le Malade imaginaire</i> (1673), Acte I, scène 1
Textes du parcours associé Cahier Bordas	4- Courteline, <i>Le Petit malade</i> (1905), Acte III, scène 3 : des personnages ridicules. 5- Beaumarchais, <i>Le Mariage de Figaro</i> (1784), Acte III, scène 9 : Suzanne et Le Comte.
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	William Shakespeare, <i>Le Songe d'une nuit d'été</i>, vers 1594 ; Marivaux, <i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i>, 1730 ; Victor Hugo, <i>La Forêt mouillée</i>, 1854 ; Alexis Michalik, <i>Edmond</i>, 2016.

OBJET D'ÉTUDE : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle Œuvre intégrale : <i>La Princesse de Clèves</i> (1678) Parcours associé : Le personnage de roman, esthétiques et valeurs.	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°71	1- L.A. 5 Première partie de « Il parut alors une beauté à la Cour (...) à « et d'en être aimée. » (Lignes 213 à 238), pp. 19-20 2- L.A. 6 Première partie de « Elle passa tout le jour des fiançailles (...) à « sans avoir un grand étonnement. » (Lignes 675 à 690), p. 35 3- L.A. 7 Quatrième partie de « Les palissades étaient fort hautes (...) à « ni imaginé par nul autre amant. » (Lignes 351 à 378), pp. 124-125
Classicolycée n°71	4- Troisième partie de « - Eh bien Monsieur, (...) à « l'embrassant en la relevant : » (lignes 493 à 513), p. 129 5- Quatrième partie de « Je veux vous parler encore (...) à « pour ne pas vous rebuter. » (Lignes 976 à 1002), pp. 194-195
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	<i>Le Rouge et le Noir</i> (1827) de Stendhal (1783-1842) <i>L'Étranger</i> d'Albert Camus (1913-1960)

OBJET D'ETUDE : Quête du sens et langage poétique dans la poésie du XIX^e siècle au XXI^e siècle Œuvre intégrale : <i>Les Fleurs du Mal</i> (1857-1861) Parcours associé : Alchimie poétique : la boue et l'or.	
1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire	
Textes de l'œuvre intégrale Classicolycée n°21	1- L.A. 8 <i>Spleen et Idéal</i>, IV, « Correspondances ». 2- L.A. 9 <i>Spleen et Idéal</i>, XXII, « Parfum exotique ». 3- <i>Spleen et Idéal</i>, XXIX, « Une charogne ». 4- <i>Spleen et Idéal</i>, LXXVIII, « Spleen (4) ».
Classicolycée n°21	5- <i>Spleen et Idéal</i>, LIII, « L'invitation au voyage ». 6- <i>Tableaux parisiens</i>, LXXXVII, « Le soleil ». 7- <i>La mort</i>, CXXVI, « Le voyage ».
2^{ème} partie de l'épreuve : entretien	
Lectures cursives proposées	<i>Alcools</i> (1913) de Guillaume Apollinaire (1898-1918) <i>Les Contemplations</i> (1856), Livres I à IV de Victor Hugo (1802-1885)

Nom et signature du proviseur :

Nom et signature du professeur :

Explication linéaire 1

La première éducation de Gargantua, chapitre 21

Cela fait, il voulut à tout prix étudier selon l'avis éclairé de Ponocrates. Mais, pour commencer, celui-ci lui ordonna de se comporter suivant son habitude afin de comprendre par quelle méthode ses anciens précepteurs avaient pu le rendre si sot, niais et ignorant en disposant d'autant de temps.

Il employait donc sa journée de telle façon qu'il s'éveillait d'ordinaire entre huit et neuf heures, qu'il fit jour ou non. Ainsi l'avaient ordonné ses anciens précepteurs, s'appuyant sur ce que dit David : « C'est vanité de vous lever avant le jour ! » Puis il gambadait, sautait ; et se vautrait au milieu du lit pendant quelque temps afin de mieux réjouir ses esprits animaux. Il s'habillait selon la saison, mais portait volontiers une grande et longue robe de grosse étoffe de laine fourrée de renard. Ensuite, il se coiffait avec le peigne d'Almain, c'est-à-dire avec ses quatre doigts et son pouce. En effet, ses précepteurs disaient que se peigner, se laver et se nettoyer autrement, c'était perdre son temps en ce monde.

Puis il fientait, pissait, vomissait, rotait, pétait, bâillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait, enlevait sa morve comme un archidiacre et, pour abattre la rosée et le mauvais air, son petit-déjeuner se composait de belles tripes frites, de belles viandes grillées, de beaux jambons, de belles grillades de veau et de nombreuses soupes du matin.

Ponocrates lui expliqua qu'il ne devait pas manger si vite au saut du lit, sans avoir fait au préalable un peu d'exercice. Gargantua répondit : « Quoi ? N'ai-je pas fait suffisamment d'exercice ? Je me suis vautré en faisant six ou sept tours dans le lit avant de me lever. N'est-ce pas assez ? Le pape Alexandre faisait ainsi malgré les envieux : mes premiers maîtres m'y ont habitué en disant que le déjeuner favorisait une bonne mémoire. C'est pourquoi ils étaient les premiers à boire. Je m'en trouve fort bien et n'en dîne que mieux. Et maître Thubal (qui fut premier de sa licence à Paris) me disait que tout l'avantage ne consiste pas à courir bien vite, mais plutôt à partir de bonne heure. Aussi n'est-ce pas favorable à la santé de tout humain de boire des tas, des tas, des tas, comme des canes, mais effectivement de boire matin, d'où le proverbe :

Lever matin n'est point bonheur,
Boire matin est le meilleur. »

Explication linéaire 2

La deuxième éducation de Gargantua, chapitre 23

Pour mieux réussir, il l'introduisit dans les milieux de gens savants qui se trouvaient dans les environs ; par émulation se développèrent en lui l'esprit ainsi que le désir d'étudier autrement, tout en se mettant en valeur. Ensuite, Ponocrates le soumit à un tel rythme d'étude que Gargantua ne perdait pas une seule heure de la journée, mais qu'il consacrait tout son temps aux belles-lettres et à l'honnête savoir.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, quelqu'un lui lisait une page des Saintes Écritures, à voix haute et claire, avec la diction adéquate. À cette tâche était affecté un jeune page natif de Basché, du nom d'Anagnostes. Selon le thème de l'argument de cette leçon, souvent Gargantua se consacrait à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu dont la lecture montrait la majesté et les jugements merveilleux.

Puis il se retirait aux lieux d'aisance pour se purger de ses excréments naturels. Là son précepteur lui répétait ce qui avait été lu et lui exposait les points les plus obscurs et difficiles. [...]

Cela fait, Gargantua était habillé, peigné, coiffé, tiré à quatre épingles et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et il y appliquait quelques cas pratiques, relatifs à l'être humain. Ils écoutaient parfois pendant deux ou trois heures au moins, mais d'ordinaire, ils cessaient lorsqu'il était complètement habillé.

Puis, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture. Cela fait, ils sortaient, tout en devisant sur le sujet de cette lecture. Ils se rendaient au Grand Bracque ou dans les prés, et ils jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, ils exerçaient avec élégance leur corps, comme ils avaient auparavant exercé leur esprit.

Tous leurs jeux ne se faisaient qu'en liberté car ils abandonnaient la partie quand il leur plaisait. En règle générale, ils cessaient lorsque leurs corps étaient en sueur ou que, pour une raison ou une autre, ils étaient las.

Explication linéaire 3

Le Malade imaginaire, Acte I, scène 5, extrait

[...] TOINETTE. - Ma foi ! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN. - Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE. - De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. - Eh la raison ?

TOINETTE. - La raison ? C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. - Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ma fille ?

TOINETTE. - Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de M. Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. - J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE. - Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

ARGAN. - Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. - Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN. - Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. - Eh, fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. Comment, que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. - Hé non !

ARGAN. - Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE. - On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. - On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. - Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. - Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. - Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. - Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. - Vous ?

ARGAN. - Moi.

TOINETTE. - Bon.

ARGAN. - Comment, « bon » ?

TOINETTE. - Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN. - Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Non ?

TOINETTE. - Non.

ARGAN. - Ouais ! voici qui est plaisant : je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE. - Non, vous dis-je.

ARGAN. - Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. - Vous-même.

ARGAN. - Moi ?

TOINETTE. - Oui ; vous n'aurez pas ce cœur-là. [...]

Explication linéaire 4

Le Malade imaginaire, Acte III, scène 10, extrait

TOINETTE, *en médecin*, ARGAN, BÉRALDE

[...] TOINETTE. - Je suis médecin passager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatisme et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN. - Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. - Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy ! ce pouls-là fait l'impertinent. Je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. - Monsieur Purgon.

TOINETTE. - Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN. - Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. - Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. - Du poumon ?

TOINETTE. - Oui. Que sentez-vous !

ARGAN. - Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. - Justement, le poumon.

ARGAN. - Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. - Le poumon.

ARGAN. - Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE. - Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. – Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. - Oui, Monsieur.

TOINETTE. - Le poumon, le poumon, vous dis-je. [...]

Explication linéaire 5

Le portrait de Melle de Chartres

Il parut alors une beauté à la cour qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner ; Mme de Chartres avait une opinion opposée : elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leurs infidélités ; les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi qu'elle ne pouvait conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Explication linéaire 6

La scène de bal

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva l'on admira sa beauté et sa parure : le bal commença ; et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

Explication linéaire 7

La rêverie au pavillon de Coulommiers

Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour empêcher qu'on ne pût entrer ; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins. Sitôt qu'il fut dans le jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves ; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet : toutes les fenêtres en étaient ouvertes, et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud et elle n'avait rien sur la tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans : elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'était des mêmes : couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise, sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur qui répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours : elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait, la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Explication linéaire 8

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Explication linéaire 8

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*